Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 23 (1993)
Heft: 11

Rubrik: Nouvelles médicales : la médecine en marche : mobilisation contre une ennemie méprisée, la douleur

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA MÉDECINE EN MARCHE

Mobilisation contre une ennemie méprisée, la douleur

Jean V.-Manevy

«Le bon vin m'endort, la douleur me réveille»,
fredonnait-on dans les couloirs du Palais des Congrès de Beaune où se tenait un symposium organisé par la toute jeune association franco-anglaise «Action - Douleur» (*). L'humour noir des médecins réunis en Bourgogne, à la fin de l'été dernier, se justifiait par la gravité du sujet, les difficultés de l'approche et l'incompréhension qui l'entourent. En effet, à une époque où il y a pléthore de connaissances, la douleur demeure une inconnue. Et pourtant tout le monde en parle, depuis si longtemps.

En deux jours de symposium,
une surprenante constatation s'est imposée: l'ignorance dans laquelle le corps médical est tenu au sujet de la douleur et de ses traitements. Une ignorance que l'Organisation mondiale de la santé dénonçait, il y a huit ans déjà, en lançant un solennel appel pour que soit organisé de toute urgence «un enseignement systématique de la douleur» chez les étudiants en médecine, afin que les familles des malades soient assurées que «la douleur n'est pas inévitable et qu'elle est presque toujours maîtrisable».

L'appel de l'OMS à la révolte
des patients, afin qu'ils exigent de leurs médecins d'être enfin protégés contre la douleur, a-t-il été entendu? A écouter les médecins antidouleurs réunis à Beaune, on peut en douter. Aux Etats-Unis, en France, à peine un tiers des médecins sont armés pour lutter contre la douleur. Les Anglais, eux, ont été les premiers à créer des cliniques antidouleur. En Hollande, au Danemark, en Suède, la lutte contre la douleur entre dans les mœurs médicales.

«Tu enfanteras dans la douleur»,
ordonnait la Bible à la femme enceinte; «Ne pleure pas si tu veux être un homme», dit encore souvent une maman à son petit garçon malade. D'une façon générale, il n'est guère convenable de se plaindre de ses douleurs. Même à son médecin. «Vous souffrez beaucoup?», demande celui-ci. Que répondre? La douleur est difficile à mesurer. Elle varie d'un individu à l'autre. Et le médecin ignore comment la peser.

La douleur ressentie
n'est-elle pas un signal envoyé par Dieu pour se faire reconnaître? Par sa volonté, les «méchants» ne sont-ils pas condamnés à souffrir mille morts, tandis que les «bons» sont épargnés, comme le montre Hieronimus Bosch dans son «Jugement dernier»?

Depuis les Saintes Ecritures,
la connaissance de la douleur a pourtant progressé. Il y a deux cents ans, la médecine découvrait les premières armes antidouleur: le protoxyde d'azote (gaz hilarant), l'éther, puis, en 1806, la morphine extraite de la sève du pavot. Ce même pavot dont les graines étaient utilisées, depuis toujours dans toutes les campagnes, en décoction ou infusion pour calmer les rages de dents, faire dormir et interrompre les coliques.

La morphine,
aussitôt découverte, acquiert mauvaise réputation. Ses usagers en deviennent dépendants, elle apparaît comme une drogue honteuse. Est-ce seulement parce que de sa dépendance naît la toxicomanie, ou bien n'est-ce pas parce qu'elle permet d'échapper à la douleur envoyée par Dieu? L'inconscient des médecins s'est longtemps réfugié derrière l'une ou l'autre de ces deux motivations pour éviter de prescrire de la morphine. Et puis l'usage de la morphine a bientôt été soumis à une réglementation extrêmement sévère. De sorte que l'arme maîtresse contre la douleur fut délaissée.

Drogue maudite,
la morphine le demeure. Les médecins répugnent à la prescrire, et les pharmaciens à la délivrer. Ce qui est très dommage pour les malades à notre époque où les soins à domicile et les traitements ambulatoires devraient se pratiquer de plus en plus souvent afin d'éviter des hospitalisations coûteuses et pénibles. Pourtant, affirme à «Aînés» l'un des fondateurs de «Action-Douleur», M. François Cornu, l'argument de la morphine pourvoyeuse de toxicomanie est erroné, la dépendance morphinique étant réversible, car elle est seulement physique et non psychique comme la vraie toxicomanie due à la recherche dans la drogue du «bonheur-éclair».

Unanimité au symposium de Beaune:
la douleur est un mal anachronique et inutile. Comme l'OMS dans son appel de 1985, les médecins réunis par «Action-Douleur» ont stigmatisé l'attitude du corps médical vis-à-vis de la douleur, estimant que la douleur sous toutes ses formes est inacceptable et doit être combattue. Et surtout, ils implorent leurs confrères de ne plus ignorer les souffrances des enfants, trop longtemps négligées sous prétexte qu'un enfant «pleure pour un rien».

Face à la douleur, les médecins ne sont pas désarmés. Voici un aperçu de l'arsenal mis à leur disposition.

● L'Organisation mondiale de la santé a établi une échelle de la douleur en dix degrés, partant du banal mal de tête pour monter jusqu'aux souffrances extrêmes dues au cancer ou au sida.

● Chez les enfants, le premier échelon de la douleur correspond à une piqûre d'insecte; le dixième échelon, à une chute suivie d'une glissade de quinze mètres sur du gravier.

● Le guide pratique des médicaments du professeur Dorosz consacre 75 pages en tout petits caractères aux propriétés de quelque 200 spécialités antidouleurs (comprimés, gélules, injections, pommades): analgésiques, antipyrétiques, antispasmodiques, anesthésiques et anti-inflammatoires, depuis le paracétamol et l'aspirine jusqu'à la morphine et tous les autres dérivés de l'opium.

● La migraine et les névralgies ont leurs analgésiques spécifiques dont le tout nouveau sumipran expérimenté avec succès aux Pays-Bas.

● Contre les rhumatismes existe une batterie impressionnante d'anti-inflammatoires dérivés ou non de la puissante mais dangereuse cortisone, stéroïdiens ou non-stéroïdiens.

● La simple lecture des propriétés de ces centaines de médicaments répertoriés dans le Guide du professeur Dorosz, de leurs vertus et de leurs effets indésirables, exige au moins 48 heures d'un travail continu et attentif... à condition de posséder de bonnes notions de chimie et de pharmacologie. Les médecins détiennent-ils ces connaissances?

● Des armes naturelles existent, ce sont les endorphines, substances opiacées fabriquées par le cerveau; comparables à la morphine, elles jouent des rôles identiques, elles calment les douleurs et provoquent d'agréables euphories; produites en abondance pendant les exercices physiques, elles «anesthésient» la fatigue et la douleur; ce sont les endorphines qui aident les marathoniens dans leurs exploits; les pharmacologues pensent que l'aspirine - toujours aussi mystérieuse - stimulerait la production des endorphines qui seraient donc les vrais responsables du soulagement ressenti après avoir pris un comprimé. A lire: «Les endorphines, agents de bien-être», par Dave et James Beck, Editions Le Souffle d'Or.

● Des armes mécaniques très sophistiquées permettent de soulager soi-même ses douleurs, sans injection ni prise de comprimé ou de gélule. A l'hôpital, un accidenté de la route peut disposer d'un système d'autotraitement, analgésie contrôlée: il appuie sur un bouton placé au bord de son lit, un signale sonore se déclenche et la morphine arrive directement dans les veines de son bras par l'intermédiaire d'un cathéter installé à demeure, et cela chaque fois qu'il sent venir la douleur.

● A la maison, une personne souffrant d'un cancer porte, à l'épaule, une pompe de la dimension d'un petit transistor et relié à un cathéter chargé d'injecter, en intraveineuse, de la morphine, chaque fois que le malade éprouve le besoin d'être calmé. Pour ce faire, il a juste à appuyer sur un bouton et la petite machine lui administre la dose qui convient. Selon les spécialistes américains, qui ont mis au point ces techniques, les malades consomment ainsi moins de morphine que par les soins classiques.

● Le professeur Pierre Huguenard, pionnier des services d'urgences français, père des SAMU (services d'aide médical d'urgence), a présenté à «Aînés» un de ses collègues atteint d'une grave affection de la colonne vertébrale, qui gambadait dans les couloirs de l'hôpital Henri-Mondor (près de Paris). Il portait, à la ceinture, un boîtier programmé pour lui administrer régulièrement l'antalgique dont il avait besoin pour surmonter des douleurs invalidantes. L'homme nous a parlé. Rien n'indiquait sur son visage qu'il résistait à une maladie qui, en d'autres temps, aurait fait de lui un grabataire.

C'est aux malades d'exiger de ne pas souffrir.

Les médecins ont les moyens de les aider. Ils ne devraient plus ignorer que la souffrance est inutile et, pire, qu'en perturbant le sommeil et l'appétit, elle est génératrice de mauvaise fatigue et ralentit donc la guérison. Encore faudrait-il que les facultés de médecine accordent une place convenable à l'enseignement de la douleur - quatre heures en sept ans en France. Quant aux Etats-Unis, le professeur Cleeland, venu spécialement du Wisconsin pour témoigner à Beaune, a confié à «Aînés» que pas une seule heure de cours est consacrée à la douleur dans certaines facultés américaines. De surcroît, il nous a révélé que des pharmaciens vont jusqu'à refuser d'honorer les ordonnances des médecins qui prescrivent de la morphine.

(*) Groupe d'étude et de recherche sur la douleur, «Action-Douleur», «Pang» (Pain nociception group) créé en 1990. 80, avenue de l'Epi d'Or, F 91400 Orsay.